20e Année — N° 1688. 1er Juillet 1922

LE NUMÉRO : 1 fr. 50

Paris qui Chante

Paris qui Danse - Paris qui Filme

REVUE BI-MENSUELLE, MUSICALE, ARTISTIQUE, LITTÉRAIRE ILLUSTRÉE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

Directrice :
Mme Yvonne YMA
Rédacteur en Chef :
Max VITERBO

DIRECTION ET ADMINISTRATION
27, Boulevard Poissonnière, 27
PARIS
Téléphone : CENTRAL 88-07, LOUVRE 18-06

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

ABONNEMENTS :

	France	Étranger
Un an	36 fr.	45 fr.
Six mois	18 »	23 »
Trois mois	9 »	12 »

SOMMAIRE

Ce numéro contient :

Mon Cœur a tant de peine
Paroles et Musique de DIDIER DE ROULX

Toujours... c'est rien !
Paroles de William BURTEY
Musique de Paul FAUCHEY

ÉPRISE
Paroles et Musique de René de BUXEUIL

Avec ma Citroën
Paroles et Musique de René de BUXEUIL

NOS PARISIENNES
Fox-Trot-Schimmy
de Léon AMOUROUX

Paris qui Filme
par Christiane WAGUE

et

Une Tournée en Amérique
par
Lucien BOYER

Mlle Pierrette MADD

La charmante créatrice de Mme Phidias de *Phi-Phi*, qui fut la tendre Mme Bonacieux des *Trois Mousquetaires* et qui sera demain le Vicomte de Bragelone dans *Vingt ans après*.

OU CHANTE-T-ON ? OU S'AMUSE-T-ON ?

Les Deux Masques
Théâtre d'Épouvante et de Rire
6, Rue Fontaine (Tél. Trud. 61-11)
Direction : Marcel NANCEY

Le Tuyau de M. Jack Abellé
LE TESTAMENT DE PROSPER
Drame de M. PAIN
VERS LE POLE
Drame en 2 actes
de M. F. JUVENET
LE DINDON DE LA FARCE
Immoralité en 3 tableaux de
MM. WILLEMETZ et DESPAS
Fauteuils : 9 et 12 fr. prix uniques
MATINÉES à 15 h. Samedi, Dimanche, Fêtes

LES QUAT' Z' ARTS
62, Boul. de Clichy

Tous les soirs, les Chansonniers
GOUPIL, GABRIELLO,
ALEX, BÉRAUD, FLACHE
et Ginette MAG
dans leurs œuvres
LA REVUE
Oublions le passé !... reviens
de Goupil et Mauclay
avec les chansonniers et
Della-Silva et Lauf

LA CHAUMIÈRE
36, Bd. de Clichy - Tél. Marc. 07.41

La nouvelle Revue
Vive l'Atlas !

Chansonniers
MARTINI, CHEPFER
FERNY, WEIL, HÉLY
SIVRY.

Au Tréteau Fortuny
42, Rue Fortuny
Téléphone : Wagram 34-25
Direction Artistique :
Fernande Cabanel et Max Viterbo

CLOTURE ANNUELLE

Théâtre des Ternes
5, Avenue des Ternes, 5
Tél. : Wagram 02-10
Direction : GABRIEL TÉNOT

20 heures 45
Madame et son Satyre.
Vaudeville en 3 actes de MM.
CONTI et Maurice MORÉANO

Matinées Dimanches et Fêtes à 14 h. 30

AU MOULIN BLEU
42, Rue de Douai
Téléph. : Gutenberg 42-90
Direction intérimaire

21 heures
Les Vierges du Nil
Opérette libertine en 3 actes
de MM Max EDDY et M. RUMAC
Musique de V. SOULAIRE
Matinées Mercredi,
Samedi, Dimanche et Fêtes
à 3 heures

LES NOCTAMBULES
QUARTIER LATIN
7, rue Champollion (Quartier Latin) Tél. : Gob. 42-34
M. BOYER, Directeur-Fondateur (27e année)

A 9 heures : Les Chansonniers
PRIVAS - HYSPA - CAZOL - DE BUXEUIL - DEVILLIERS
VALLIER - MONELLY - E. WYL - EUGENE ROSI
L'AGENT QUI RIT
Revue nouvelle de Jack Cazol, jouée par VIETTE TESSY
Les Chansonniers du Célèbre Cabaret et GERMAINE KYM
DIMANCHES et FÊTES MATINÉES à 15 HEURES

Au Théâtre Comœdia
47, Boulevard de Clichy
Téléph. : Trudaine 10-12

Un bon Coq
Comédie-bouffe en 3 actes de
MM. P. MORTAGNE
et J. STELI

Matinées à 3 heures
Jeudis, Dimanches et Fêtes

LE GRILLON
43, Boulevard St-Michel
Tél. Gob. 55-35
JEAN RIEUX, Directeur

CLOTURE ANNUELLE
Réouverture
en Septembre

La Lune Rousse
Direction : Bonnaud-Baltha
58, *Rue Pigalle.*
Tél. : Trudaine 61-92

à 21 heures
Les Chansonniers et Compositeurs
Dominique Bonnaud, Vincent
Hyspa, Léon-Michel, Secrétan,
Clérouc, Spark, De Soutter,
F. Heintz, Dans leurs œuvres
EUH ! GÊNES ?
Revue de Bonnaud, Baltha et Léon-Michel
Location de 10 h. à 20 h. 30
Dimanches et Fêtes matinées à 15 heures

Où Danse-t-on ? Où Dîne-t-on ? Où Soupe-t-on ?

ACADÉMIE de DANSE TEDDY
10, Pas. de l'Élysée des Beaux-Arts (18e)
(Métro Pigalle)

Leçons particulières
et sur rendez-vous

Cours d'ensemble :
Après-midi : de 5 h. à 7 h.
Soir : de 9 h. à minuit

Sa Société Sélecte

6, Rue Fontaine
EL-GARRON
(EX-PRINCESS'S)
Dîners et Soupers
Orchestre
dirigé par
FERRER et FILIPOTTO

Téléphone : Central 71-91

Chez LOUISE
3, Rue Frochot

L'endroit le plus gai
de Montmartre

Dîners avec musique :
12 francs

16, Rue Saulnier
Dancing STAATS

Cours et Leçons
de Danse

FYSCHER
Rue d'Antin

L'Établissement
le plus chic

Soirées Artistiques
et Musicales

La MAISONNETTE
36, Rue du Mont-Thabor

THÉ A LA MODE
Décoré par RONSIN

DÉJEUNERS

BAL TABARIN

Tous les Jours de 16 à 19 h.
MATINÉE

Tous les Soirs à 21 heures
GRAND BAL

Nombreux intermèdes

34, Rue Caumartin
CHEZ ANGEL'S
Déjeuners et Dîners
avec musique
GRANDE SOIRÉE DE GALA
TOUS LES MERCREDIS

Téléphone : Gutenberg 65-56

31, Avenue de l'Observatoire, Ve
BULLIER
JARDIN D'ÉTÉ

Samedi et Dimanche, Soirée
à 8 h. 30
Dimanches et Fêtes
Matinées à 14 h. 30
Téléph. : Gobelins 29-10

Les Maisons recommandées par "Paris qui Chante"

Voulez-vous apprendre
les Danses à la mode ?
Adressez-vous au "Conservatoire SELECTA",
12-14, passage des Princes (Téléph. : Nord 01-75).

COURS DE DANSES
Par le Professeur BOURDEL, de l'Opéra
Ex-Maître de Ballet de la Gaîté-Lyrique

-:- COURS DU JOUR ET DU SOIR -:-

- FOURREUR -
BONNE FAÇON
2, *Rue Lemercier*, 2

KOHN

- Prix avantageux -

Maison LEWIS
16, Rue Royale

LE MODISTE A LA MODE

CHAPEAUX
toujours chics
: et ne se :
déformant pas

Allez chez
Paul DARBY
PHOTOGRAPHIE
:: :: D'ART :: ::

39, b. de Strasbourg

Les Chapeaux à la Mode
sont chez
JOSANE
34, rue du Colisée, 34
(Près les Champs-Élysées)
Téléph : Élysée 24-95

DIRECTION ET ADMINISTRATION
27, Boulevard Poissonnière
— PARIS —

Paris qui Chante

Directrice : Mme Yvonne YMA
Rédacteur en Chef Max VITERBO

Paris qui Danse - Paris qui Filme
Revue Bi-Mensuelle, MUSICALE, ARTISTIQUE, LITTÉRAIRE Illustrée
Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

Une Tournée en Amérique

par Lucien BOYER (*Suite et fin*)

A Montréal, j'ai donné deux ou trois concerts et j'ai fait jouer une grande revue au Théâtre Canadien Français, dont les directeurs, Fred Lombard et Charles Schanten, étaient les principaux interprètes. Nous l'avons donnée durant quinze jours, ce qui est déjà un succès. Généralement, à Montréal, on ne joue les pièces qu'une semaine.

Après, je suis parti à travers les autres cités canadiennes. J'ai chanté à Trois Rivières, Sorel, Saint-Macruthe, Ottawa, Toronto, etc., etc. Partout le vieux Canada me faisait bon accueil. A Ottawa, la capitale, j'ai du recommencer mon concert tant j'avais de monde à contenter. Le colonel Larochelle, Gustave Lauchof et Louvigny de Montigny, les trois personnalités les plus littéraires d'Ottawa, ont été pour moi des Mentor et des Mécène judicieux et je suis heureux de les en remercier dans ces pages de *Paris qui Chante.*

☘

Après une longue randonnée à travers la province de Québec, je suis revenu à New-York où la Fédération des Vétérans m'attendait dans la personne de son sympathique président, M. Amiot. J'ai arrangé à la sauce new-yorkaise la revue que j'avais écrite à Montréal, et je l'ai montée dans la grande salle de Plaza avec le concours précieux de tous les amateurs de la Fédération. Leurs noms trop nombreux tiendraient trop de place dans ces quelques lignes. Je dirai seulement qu'ils furent parfaits, et que leur talent fut aussi robuste que leur dévouement.

Pour la première fois, une revue en français, *Washington Follies*, fut donnée à New-York, devant toute la colonie française accourue à notre appel, et pas mal d'Américains friands de spectacles parisiens. Un bal et un souper terminèrent la soirée qui comptera dans les annales de la Fédération des Vétérans.

☘

De tous côtés, les villes des Etats-Unis m'appelaient, mais le temps passait, le printemps précoce pointillait de rose les maigres érables de Central-Park. Il fallait me hâter. J'avais une fringale de Paris. Pour rien au monde je n'aurais voulu manquer la floraison des marronniers champs-élyséens. J'abrégeai donc.

Grâce à MM. Downer et Franck Pavey, les présidents de l'Alliance française, ainsi qu'à son secrétaire, Mme Félix Weil, je donnai trois autres conférences à l'Institut de New-York, puis je partis pour Chicago, par Cleveland, Buffalo et Détroit.

☘

Chicago. — Les millionnaires de Chicago ont fait construire, sur la rive du lac Michigan, un adorable petit palais qu'ils appellent : Club Casino.

C'est d'un goût exquis. On se croirait à la Malmaison, car tout, jusqu'au moindre détail, y rappelle l'époque pittoresque où Joséphine, nonchalamment étendue dans sa méridienne, discutait avec Mme Tallien les mérites des houzards d'Augereau.

C'est dans ce cadre archaïque, placé comme joyau dans cette ville trop moderne, que j'eus l'honneur de chanter devant tout ce que l'Illinois compte de riches amis de la France. Je connus là une société américaine comme il n'y en a plus, même à New-York. Des femmes très « à la page » sur tout ce qui est de chez nous, connaissant leur Paris sur le bout du doigt et citant avec à-propos le nom du maître d'hôtel d'Armenonville, le dernier sonnet de Mme de Noailles et le dernier mot de Forain.

J'avais à ma gauche : Mme Colman, la présidente du Club-Casino; à ma droite : Mme Jysson, qui reconstruit de ses deniers plusieurs villages des environs de Reims et je crois même une partie de la grande cité champenoise. Nous parlâmes des ruines de la cathédrale et par ricochet, d'architecture et de sculpture modernes.

— Un jour, dit l'une de ces dames, je dînais avenue du Bois, chez mon amie, Mme B... On vint à parler d'une statue très discutée, que l'on a placée en plein carrousel et dont le marbre aveuglant resplendit comme un fromage à la crème.

Un petit jeune homme trop zélé s'indigna.

— Si je m'écoutais, dit-il, j'irais faire sauter cette statue avec une cartouche de dynamite.

Forain, le grand Forain qui n'avait pas soufflé mot de toute la discussion, intervint alors et s'écria :

— Malheureux, ne faites pas cela... Vous en feriez un Rodin!

Et voilà ce que l'on entend sur les bords du lac Michigan. Et dire qu'il y a des gens qui me répètent toute la journée :

— Dites donc, est-ce qu'ils vous comprenaient, les Américains?

☘

Il me faudrait des pages et des pages pour raconter mes impressions de Chicago. C'est une ville extraordinaire, moins belle, mais plus pittoresque que New-York.

Naturellement, j'ai visité les fameux abattoirs Swift et de Armour et Cie. On y tue plus de 80.000 cochons par jour, 10 à 12.000 bœufs et une multitude de moutons. Tout ce joli monde suspendu, par une patte, défile sur un rail démocratique pour se retrouver réuni dans les wagons frigorifiques qui attendent dans la cour.

Les cochons glissent au-dessus d'un fleuve de sang et, la gorge ouverte, ils poussent des cris bien compréhensibles.

Parfaitement, j'ai compris ce qu'ils hurlent dans cette minute suprême. Ils disent : Armour! Armour! Quand tu nous tiens!

☘

Chicago est une ville immense, mais la vie y est très intime. C'est l'Amérique telle que nous nous la représentions avant la guerre. L'étranger est accueilli avec truculence et bon garçonnisme. Des reporters l'attendent à tous les coins de rue pour lui demander ses impressions sur le jazz-band, la charcuterie, les modes, les jupes courtes, Pucini, Muratore et autres société savantes. On peut leur dire n'importe quoi, ça n'a aucune importance, ils n'en tiennent pas compte et s'arrangent un petit article bien gratiné.

La colonie française est assez nombreuse. Une femme de grande valeur, Mme Milau H. Hulbert, préside et dirige l'alliance française avec un zèle et un dévouement remarquables. Elle lutte et travaille pour le succès de nos idées et de notre littérature. Toujours à l'affût ou au « grain », elle apporte à tous nos nationaux le réconfort de sa bonté et de son intelligence. Comme beaucoup d'autres, c'est à Mme Hulbert que j'ai dû la joie d'aller dans la vieille cité illinoise et d'y connaître le succès si difficile et si problématique, dans ce labyrinthe, quand on ne trouve plus le fil d'Ariane.

Après Chicago, je revins à New-York, j'y trouvai la *Lorraine* sous pression, et après dix jours de tempête, je débarquai au Havre, sous une pluie glacée, qui me fit l'effet d'une exquise rosée. Yvette Guilbert était du voyage, mais en proie au mal de mer, elle ne parut pas de toute la traversée. Je lui adressai quelques fleurs avec un billet ainsi conçu, qu'un steward lui porta dans sa cabine, un jour où le roulis nous faisait danser un infernal tango :

Yvette, cigale française,
Que faisiez-vous, mon enfant
Sur la terre new-yorkaise?
Vous chantiez, j'en suis fort aise!
Eh bien! dansez maintenant.

Je la vis le soir de mon arrivée, elle eut un sourire douloureux. Je compris qu'elle n'était pas fâchée de se retrouver sur la terre ferme, bien que pour la première fois elle abordât une... Seine-Inférieure.

Lucien BOYER.

Notre Maurice

Et la garde qui veille aux barrières... de la Cour d'assises n'empêcha point Maurice Chevalier d'assister à plusieurs audiences du procès Bassarabo. L'excellent artiste qui, du café-concert passa à l'opérette, voudrait-il à présent prendre des leçons de tragédie? On pourrait d'autant plus le croire, que quelques jours auparavant, en compagnie de Denis d'Ynès, il assistait, boulevard Arago, à l'exécution capitale de deux pâles voyous.

Notre Maurice National ne parut pas autrement impressionné de voir fonctionner la sinistre machine.

On l'entendit toutefois murmurer :

— C'est quand même mieux qu'au Grand Guignol.

⁂

Puisque nous parlons de Chevalier, on sait — c'est un événement à enregistrer — qu'il ne joue plus *Dédé*.

Il fait chaud, les temps sont durs pour les directeurs, et, dame, un cachet de 1.500 francs par représentation pour un seul artiste, ça représente pas mal de billets à tarif réduit.

Chevalier avait débuté à 500 francs. Devant le succès de la pièce, au bout de quelques jours, il n'hésita pas, et alla trouver son directeur.

— Vous savez, je m'en vais.

M. Quinson bondit :

— Comment, ce n'est pas possible. C'est une blague.

— Pas du tout.

— Vous n'ignorez pas qu'en cas de rupture de contrat, vous avez un dédit de 60.000 francs à me payer.

— Je le sais, et vais vous faire un chèque immédiatement si vous le désirez.

M. Quinson réfléchit.

— Soit. Seulement, dites-moi, cher ami, pourquoi voulez-vous partir ainsi en plein succès.

— Parce que je reçois des offres à raison de 1.500 francs par représentation.

— Que ne le disiez-vous plus tôt?

Et séance tenante, Quinson, sans sourciller, rédigea un nouveau contrat au prix proposé à Chevalier, qui l'empocha avec le sourire.

Les affaires sont...

Oui, mais on ne joue plus *Dédé*.

L'entêté

Dans ce coquet théâtre des boulevards, un artiste, à la fantaisie très personnelle, joue le principal rôle d'une pièce qui ne fait pas beaucoup d'argent, mais lui n'en a cure car un contrat en bonne et due forme lui assure un princier cachet.

Le directeur, désolé, a demandé à son interprète de changer de pièce.

Mais le comédien s'en tient à son engagement et refuse obstinément.

Le directeur s'arrache les cheveux.

Le grand artiste n'en démord pas.

Si on appelait cette petite et véridique histoire « Les conséquences de la canicule », ou mieux « Chaleur... de four ».

En attendant, le directeur ne voit pas l'avenir en... rose.

Les artistes d'abord

On sait que dans les dessous de l'Opéra, il y a un caveau que ferme une porte rouge où l'on conserve les voix des chanteurs et des cantatrices célèbres, captives dans des rouleaux de phonographes.

Cette collection de voix que nos arrière-petits-neveux seront ravis d'entendre quand nous aurons tous disparu, ne date pas d'hier. Mais pourquoi est-elle réservée uniquement aux artistes. Il est vrai qu'ils tiennent une grande place. Coppée, dont on vient de célébrer la mémoire au théâtre Sarah-Bernhardt, contait à ce propos une bien savoureuse histoire.

Un savant éminent, qui vit encore, se rendit un jour chez le ministre des Beaux-Arts. Le maître fut introduit dans un salon d'attente. Il ne prit pas la peine de s'asseoir, certain d'être reçu tout de suite. Après lui entrèrent une élégante, une autre encore; et l'huissier solennel fit son apparition.

Le savant ne douta pas un instant que ce héraut put appeler un autre nom que le sien et déjà il lissait ses cheveux gris et assurait sa cravate.

— Mademoiselle X..., de la Comédie-Française, cria l'huissier.

Un torrent parfumé d'écharpes et de voiles s'engouffra dans le cabinet du ministre.

Le savant s'assit.

L'huissier revint.

— Mademoiselle Y..., du Gymnase.

Puis, au bout d'un quart d'heure :

— Mademoiselle Z..., de Bobino.

Alors, le vieillard se leva, et d'une voix que faisait vibrer l'indignation :

— C'est cela, dit-il, la Comédie, le Gymnase, Bobino et maintenant, huissier, introduisez les cochers du Cirque et les gladiateurs, mais moi je n'ai pas le temps d'attendre!...

Et il partit.

Le bon Coppée raconta cette histoire à un confrère qui la rapporta à la terrasse de ce petit « Café des Vosges », au coin de la rue de Sèvres, où le poète aimait touiller les dominos en sirotant un amer...

La leçon

Dans un vague caboulot dit artistique, du boulevard de Clichy, qui se pare d'un titre glorieux, auquel il n'a aucun droit, un de nos chansonniers des plus connus de la Butte, s'était rendu l'autre soir, *incognito*, parmi le public.

Navrante soirée!

Le malheureux pianiste qui torturait son instrument poussif, et les pauvres bougres qui se succédaient lugubrement, ne parvenaient point à créer cette ambiance qui déride les spectateurs.

Notre chansonnier n'est point mauvais camarade. Il ne put étouffer pourtant, à un moment, un irrésistible bâillement, ce qui lui attira incontinent les foudres du « bonimenteur ».

— Quand on ne comprend rien à l'esprit montmartrois, tonna cet homme indigné, on reste chez soi. D'ailleurs, à vous voir, on devine tout de suite que *vous arrivez de province!*

Le grand chansonnier et ses amis, auxquels il a conté l'aventure en rient encore.

Mais le plus drôle, c'est que le personnage qui l'interpella, possédait cet accent à l'ail avec lequel un voyageur disait un jour, en pleine table d'hôte, le plus sérieusement du monde :

— Moi, qui souis natif de Paris, mon cer!...

La Commune en province

Les membres de la Commune Libre de Montmartre s'en allèrent l'autre jour, leur maire Depaquit en tête, à Saumur, ou on leur fit un accueil enthousiaste. Les joyeux compagnons de la Butte apportaient avec eux, sous forme de chansons, quelques échantillons de ce savoureux et piquant esprit montmartrois, où l'humour se mêle à la fantaisie. En retour, les habitants de la coquette cité de l'Anjou leur offrirent de ce vin pétillant et doré récolté aux meilleurs ceps de la vigne qui pousse sur les côteaux ensoleillés de ce pays aimé des Dieux. On pense bien qu'un échange d'aussi bons procédés ne pouvait avoir que d'heureux résultats. Demandez donc plutôt au greffier Tap!

Malheureusement, si les réceptions se suivent... elles ne se ressemblent pas, et le dimanche qui suivit, les membres de la Commune étant allés à la Ferté-sous-Jouarre, en firent la désagréable expérience.

Non point que les autorités de la petite ville n'aient tenu à bien faire les choses, mais les pauvres bougres étaient seulement riches de bonne volonté.

C'est ainsi que Depaquit et ses complices furent condamnés à manger — sans couvert ni couteau — des sardines à l'huile et des œufs durs. Les chansonniers durent ensuite chanter... sans piano, et Mme Deglen, contrainte par les autorités impitoyables, à revêtir séance tenante, dissimulée derrière la blouse de mon Oncle, un costume de grisette qu'elle ne voulait mettre que lors de la représentation.

— Mais non, avait dit le maire, dès la réception d'arrivée, il faut vous habiller avec tout de suite, sans ça les habitants ne seraient pas contents.

Puis le brave homme, s'adressant à Valbelle, l'excellent tragédien, ancien pensionnaire du Français, ajouta sans malice :

— Et vous, tâchez de nous dire quelque chose de rigolo!

Valbelle frémit, et un peu plus tard, il récitait... l'*Ode aux Morts*, de Maurice Magre, n'ayant pu transformer instantanément son répertoire.

Ah! on s'en rappellera à la Commune, de la balade à la Ferté-sous-Jouarre.

Du tac au tac

Ce directeur d'un cabaret montmartrois — d'un tout petit cabaret, recevait ces jours-ci la visite d'un jeune candidat chansonnier qui venait postuler un poste dans la maison.

On fit auditionner l'apprenti qui ne s'en tira pas trop mal.

Le directeur, homme exigeant, se mit ensuite, avant d'engager définitivement le futur pensionnaire, à lui énumérer le travail qu'il attendait de lui :

— Vous savez, dit-il, il ne s'agit pas seulement ici de chanter quelques couplets. Cela n'est rien. J'exige beaucoup de mes artistes. C'est ainsi qu'il n'est pas rare, pendant la saison, qu'on change de Revue tous les dix jours, vous entendez, tous les dix jours. Et les rôles sont souvent longs. Ça ne vous effraie pas.

— Non.

— Et quel rôle voudriez-vous tenir?

Alors, l'apprenti chansonnier, qui ne manque pas d'esprit, de répondre doucement :

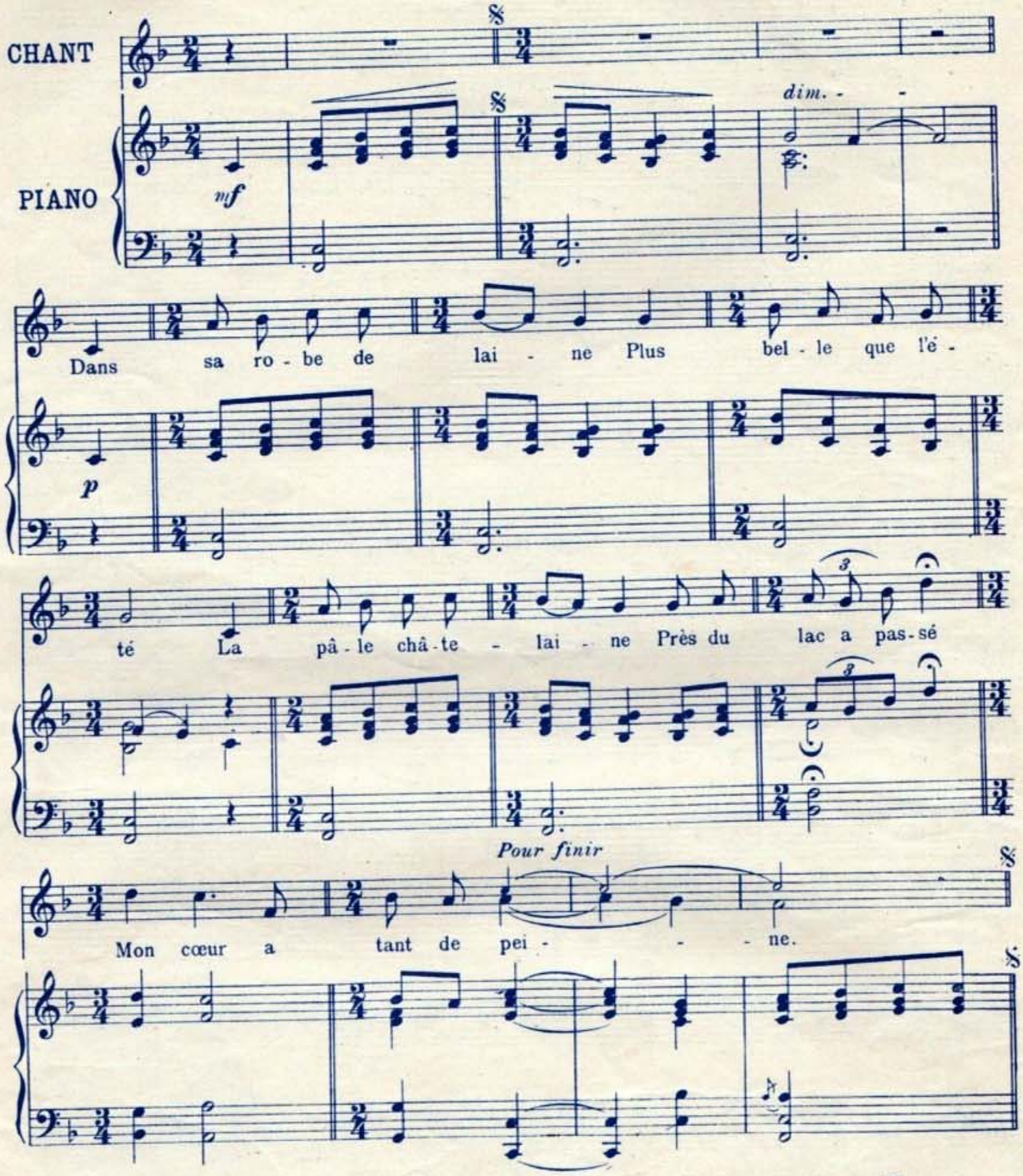
— J'ai réfléchi. Celui de souffleur m'irait assez...

LE MONSIEUR QUI ÉCOUTE ET QUI VOIT.

MON CŒUR A TANT DE PEINE

Chant

Paroles et Musique de **DIDIER DE ROULX**



II

Dans les plis de sa traine
Brillaient des pailles d'or,
Le soleil dans la plaine
Enchantait le décor.
Mon cœur a tant de peine!

III

Mon cœur a tant de peine
Et chaste est mon amour.
A l'humble marjolaine
Je redis tout le jour :
Mon cœur a tant de peine!

IV

Petit oiseau qui graine
Prends donc pitié de moi.
Volant à perdre haleine,
Va lui dire pourquoi
Mon cœur a tant de peine.

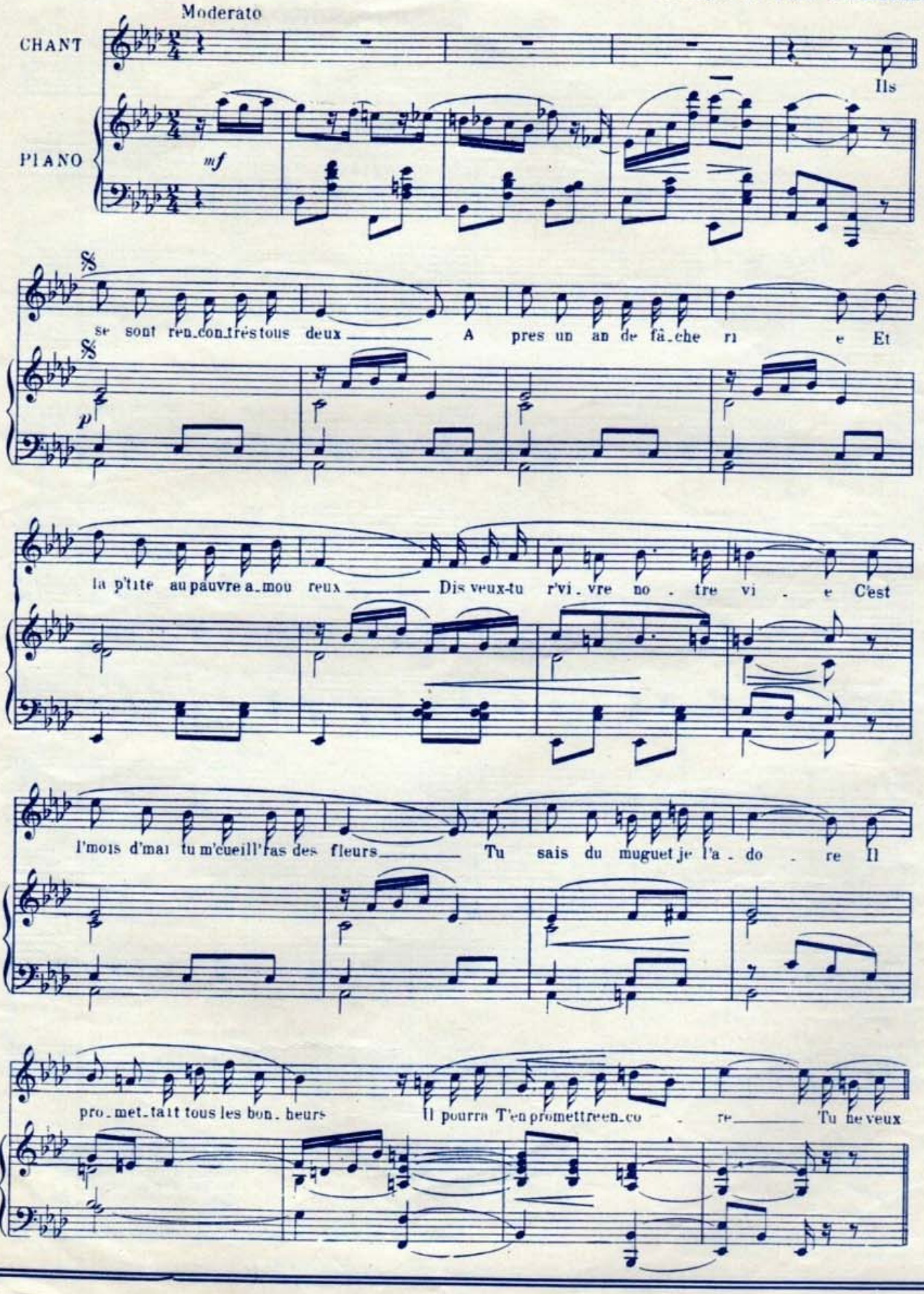
Copyright 1914 *by MAX ESCHIG.*
MAX ESCHIG, Editeur, 13, rue Laffitte, Paris.

Tous droits d'exécution, arrangements, reproduction réservés pour tous pays.

TOUJOURS... C'EST RIEN !

Paroles de **William BURTEY**

Musique de **Paul FAUCHEY**



Moderato

pas pourtant pour_tant! On s'est ai_mé pendant long_temps On s'a_do_rait, on s'f'sait d'la pei_ne C'é_tait d'bon temps, On s'est ai_mé pendant trois s'mai_nes Tu peux bien me don_ner un jour Un jour un jour un tout p'tit jour d'a_mour!

Rall.

suivez

FIN

William Burtey

II

Tu ne sais pas, quand je m'endors
Alors je pense à un tas d'choses
Je crois qu't'es là, qu'tu m'aim's encor'
Et j'fais des rêv's couleur de rose!
Oui j'crois qu't'es encore mon amant
Et que je vais te d'mander l'heure
Comm' t'es pas là, naturellement
En m'éveillant, c'est bêt', je pleure.

Refrain

Tu n'me crois pas, pourtant, pourtant!
On s'est aimé pendant longtemps
On s'adorait, on s'faisait d'la peine
C'était l'bon temps!
On s'est aimé pendant trois s'maines
Tu peux bien me donner un' nuit
Un' nuit, un' nuit, un' petit' nuit, dis oui!

III

Je sais qu'tu viens d'changer d'log'ment
Et que tu pay's ton term' t'es sage
Dam' maint'nant t'as des appoint'ments
Il faut ça quand on déménage!
C'est là qu'on s'plairait... Si tu veux?
J'aurais pour moi l'armoire à glace...
Ton lit, c'qu'on y s'rait bien tous deux
J'saurais bien r'trouver ma p'tit' place.

Refrain

Tu veux bien, oh! c'est épatant!
On s'est aimé pendant quéqu' temps
On s'adorait, on s'f'sait d'la peine
C'était l'bon temps!
On s'est aimé pendant trois s'maines
On pourrait bien s'aimer toujours
Toujours, toujours, mais c'est rien en amour!

Copyright 1910 by G. Ricordi et Cie.
Propriété de G. RICORDI et Cie, édit. imp., Paris.

Tous droits d'exécution, arrangements, reproduction réservés pour tous pays.

ÉPRISE

Valse chantée

Paroles et Musique de **René de BUXEUIL**

Valse lente

PIANO *ff*

REFRAIN

Je suis é - pri - se de

Cor

toi fol - le - ment, Ta voix me gri - se, Je suis é - pri

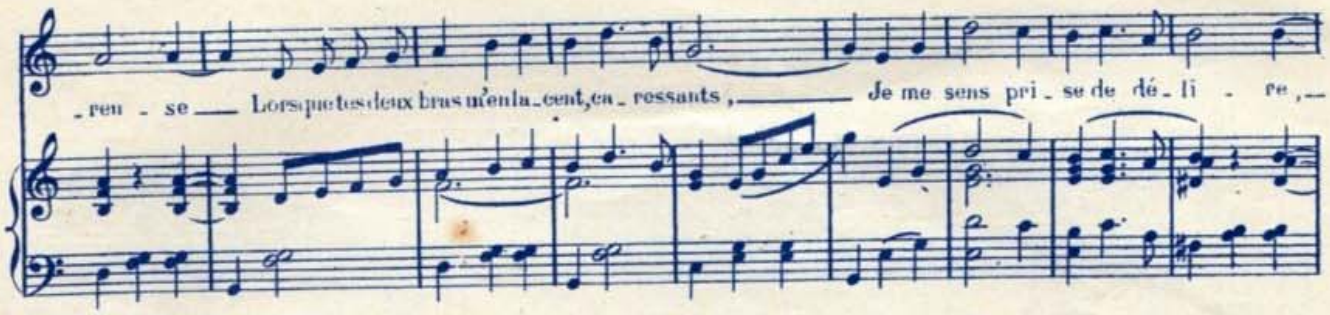
- se; Tu peux me fai - re souf - frir à ta gui - se La souf - fran - ce même est ex -

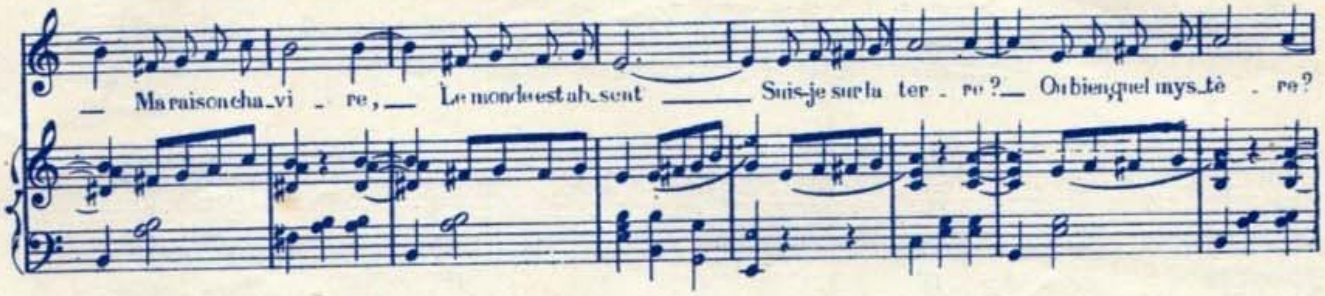
al Coda

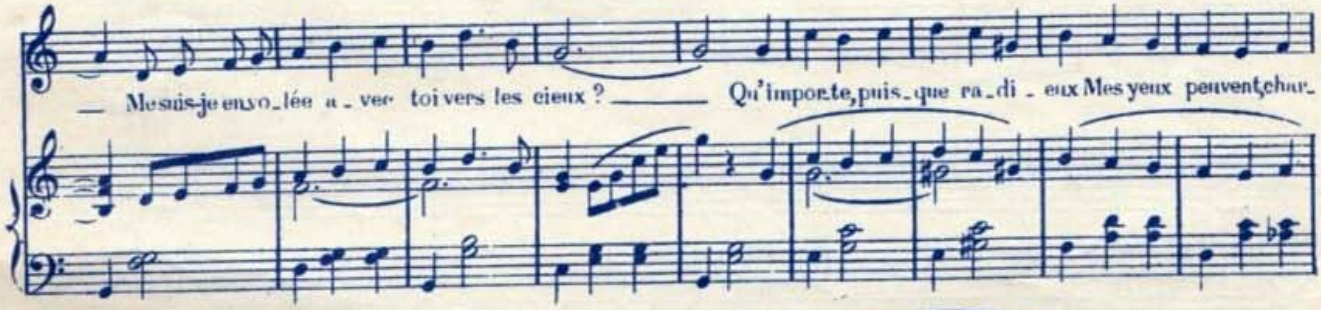
COUPLET

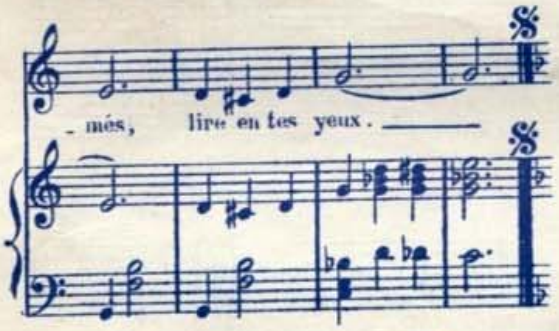
- qui - se Quand el - le vient de toi, ô mon a - mant, Je suis amou - reu - se, Follement heu -

al Coda









Donne-moi ta lèvre,
Ton baiser m'enfièvre
Et fait tressaillir mon corps tout en émoi,
Ma chair vibre à l'étreinte ardente
Timide ou savante,
Douce, de tes doigts!
Ah! le joli rêve!
Aimons-nous sans trêve
Vidons sans regret la coupe des plaisirs.
Demain, pour charmer nos loisirs,
Plus fougueux vont renaître nos désirs.

Au refrain.

René de Buxeuil

René de BUXEUIL, Compositeur-Editeur, 55, Faubourg-Saint-Martin, Paris.
Tous droits d'exécution, arrangements, reproduction réservés pour tous pays.

MAXIMA achète au **MAXIMUM**, Bijoux, Antiquités — 3, Rue Taitbout

AVEC MA "CITROËN"

Chanson

Paroles et Musique de **René de BUXEUIL**

All.o

PIANO

f *leggiero* *ff* *ad lib.* Canon

Quand vous me vo - yez pas - ser Sur ma dix-huit H. P. Vous vous é - cri - ez: Ton - ner - re!

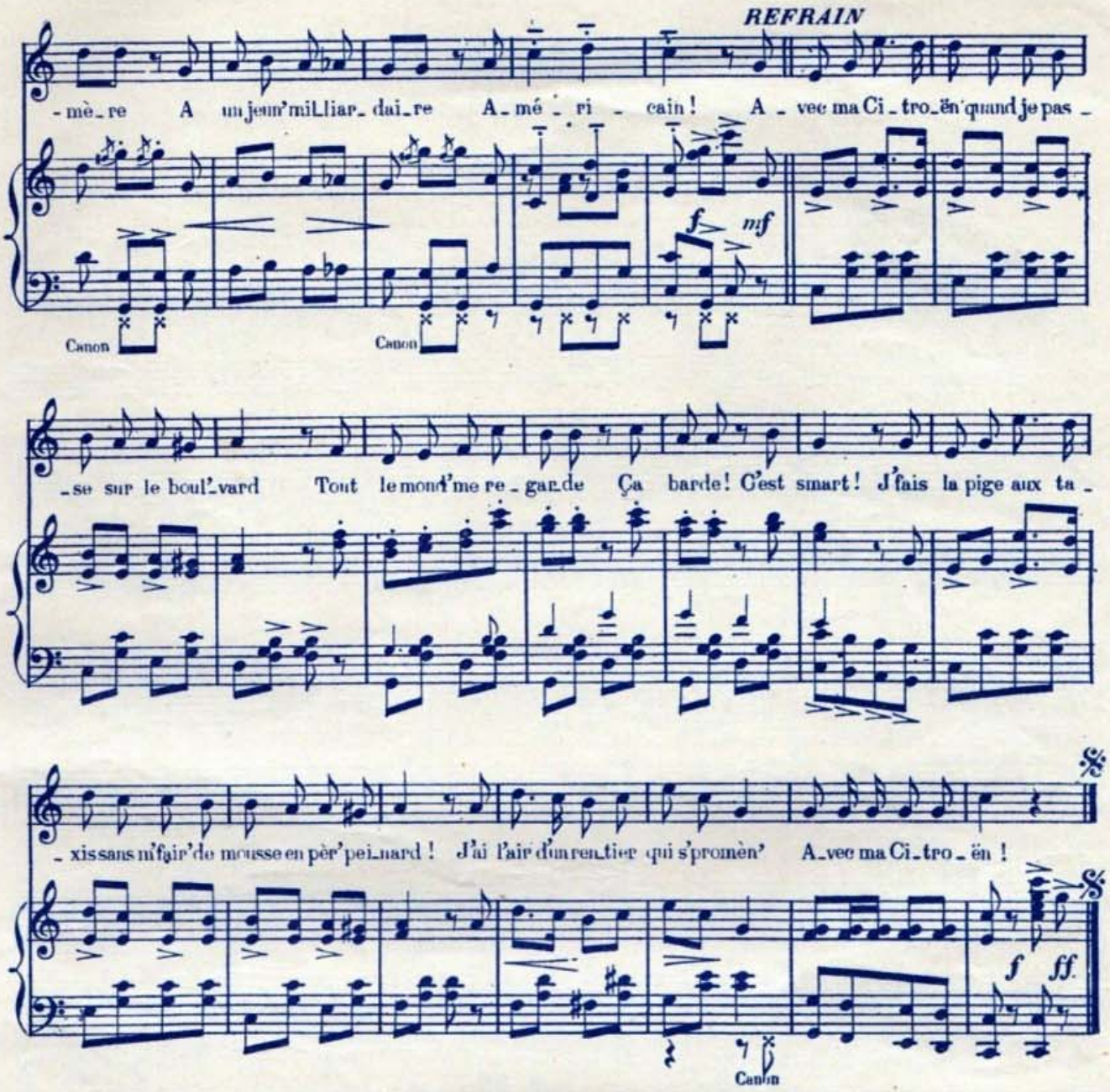
léger

Mais c'est un mil - lion - nai - re! - Non, Mes - sieurs, je suis fau - ché, Ra - sé comme les blés!

legg.

Mais je voulais une auto: J'en devenais mar - teau! Pour m'offrir ce bé - guin J'ai vendu ma bell'-

Canon



II

Je vais au bois chaqu' matin
Respirer l'air un brin;
Je m'y promèn' côte à côte
Avec des gens d'la haute,
En rev'nant j'fais mon marché
Et tout c'que j'ai ach'té
Je le mets dans mon radiateur
A côté du moteur,
J'mets mon linge en mêm' temps:
Ma p'tit' lessiv' barbote,
Mon déjeuner mijote,
C'est épatant!

Au refrain.

III

Le dimanch' quand il fait beau
J'emmèn' mon proprio,
Si j'crèv' pendant qu'il me r'gonfle
Dans ma voitur' je ronfle!
Le soir avant d'se coucher,
Pour le dédommager,
J'lui permets en guise de r'pos
D'nettoyer mon auto.
Comm' je n'pay' mon loyer
Rien qu'avec des éloges,
Je m'promène et je m'loge
A bon marché!

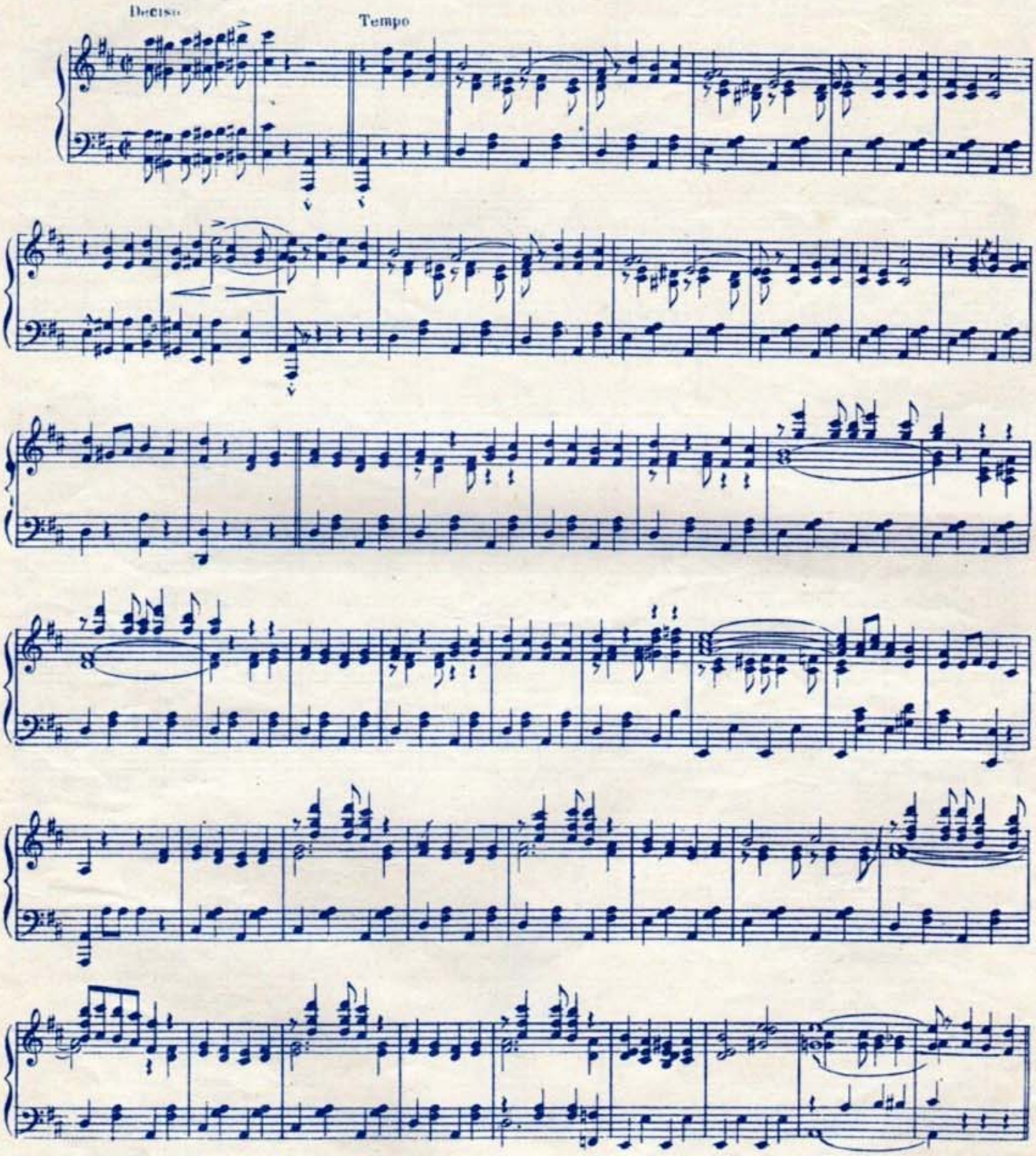
Au refrain.

Propriété de l'Auteur, 20, Passage des Petites-Ecuries, Paris. Tous droits d'exécution, arrangements, reproduction réservés pour tous pays.

NOS PARISIENNES

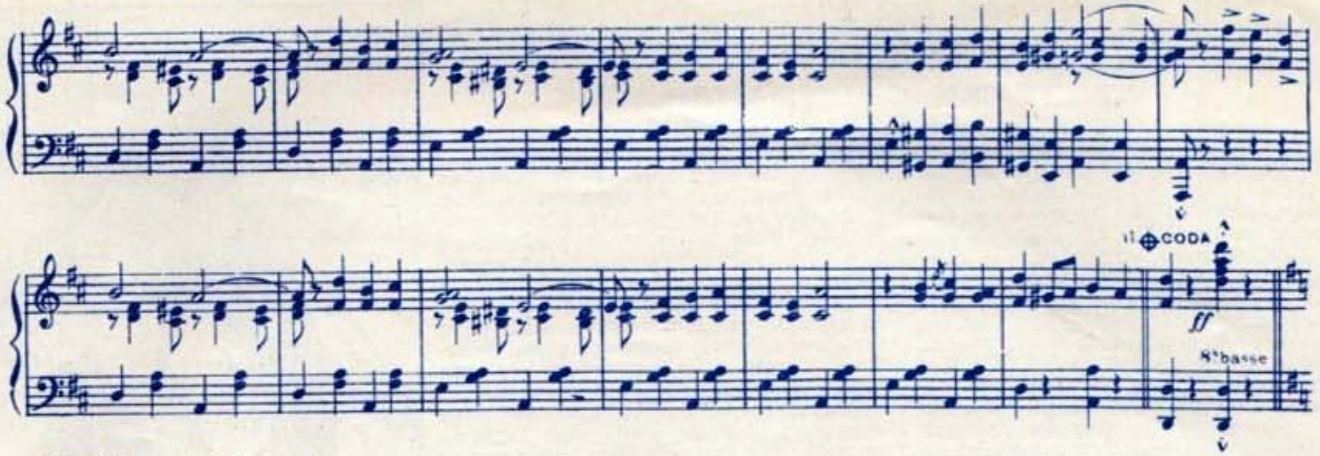
Fox-Trot-Schimmy

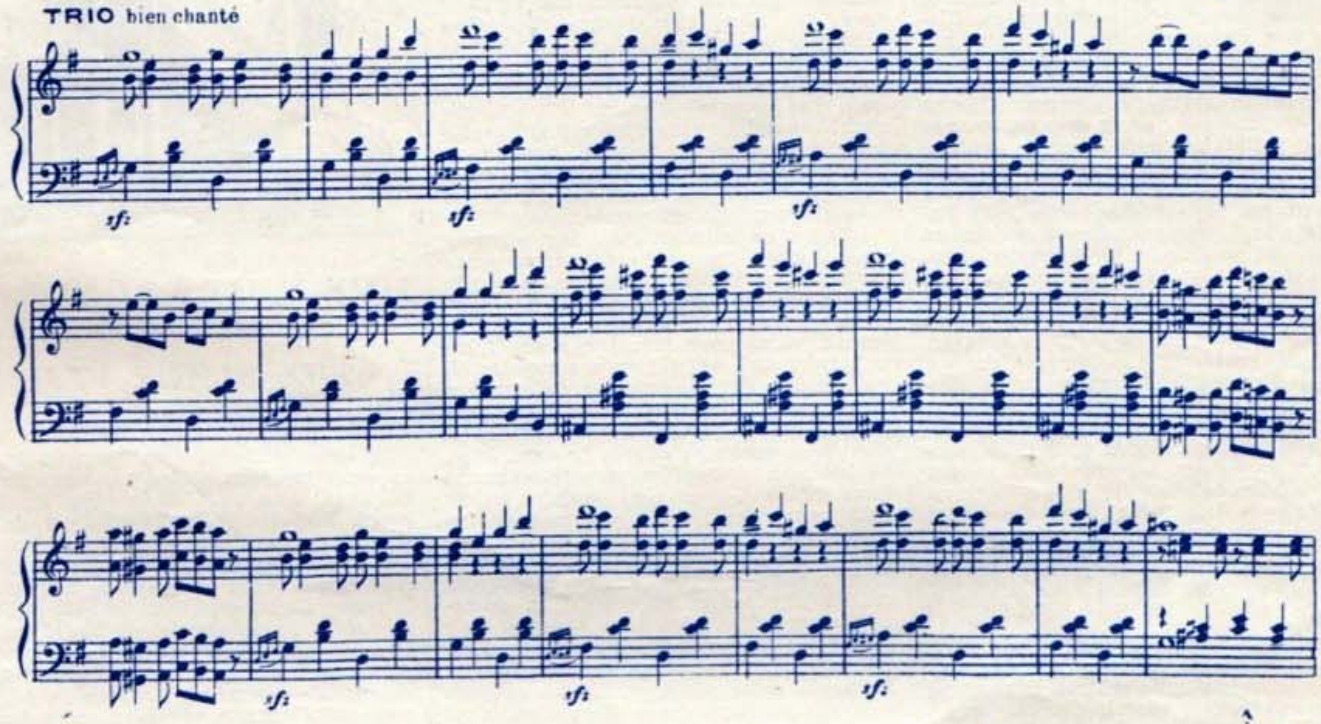
Par **Léon AMOUROUX**

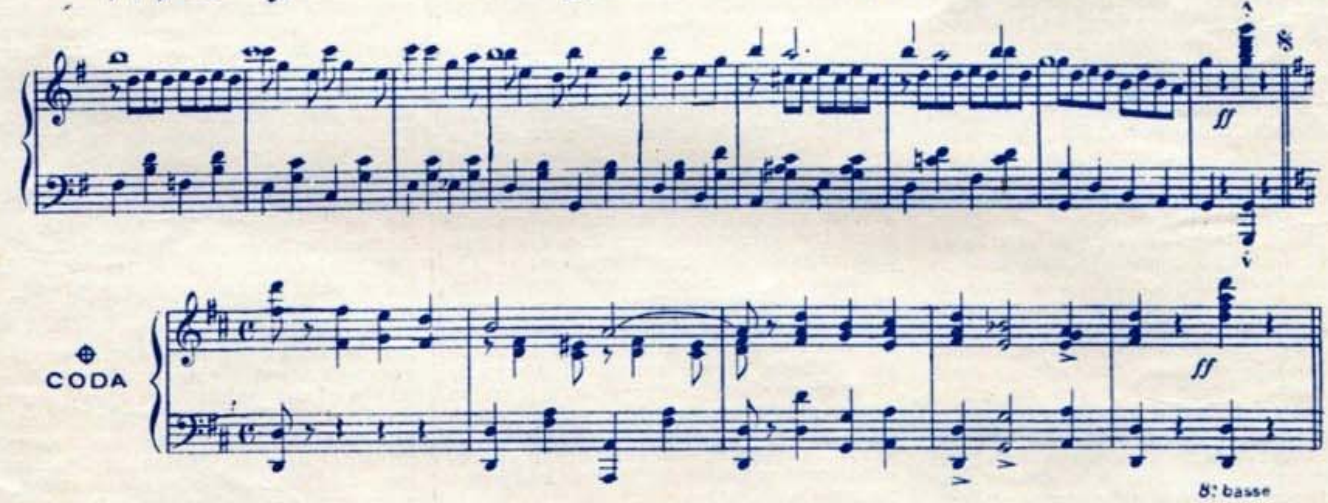


L. DIGOUDE-DIODET, Editeur, 39, Faubourg-Saint-Martin, Paris.
Copyright by DIGOUDE-DIODET, 1921.
Léon AMOUROUX, Editeur, 67, rue de Clichy, Paris.

Tous droits d'exécution, arrangements, reproduction réservés pour tous pays.


CODA
ff
8ᵃ basse


TRIO bien chanté
sf


ff
CODA
ff
8ᵃ basse

Paris qui Filme

LA TERRE QUI FLAMBE

La présentation du scénario, qui débute comme une histoire fantastique, le découpage, sont des plus intéressants. J'ai rarement vu une mise en scène, réalisée par F.-W. Murnan, aussi fouillée, aussi minutieusement détaillée, autant au point de vue matériel qu'au point de vue psychologique.

En pleine Pologne, dans le château de Radomir, le vieux comte mène, entre sa jeune femme Hélène et sa fille d'un premier lit, Charlotte, une vie de reclus. Il a des allures mystérieuses et erre nuit et jour dans une pièce de terre déserte et en friche, appelée le « Champ du Diable ». De sinistres légendes courent sur ce champ que les paysans évitent en se signant. On prétend qu'un des ancêtres de Radomir ayant fait creuser, là, un puits profond pour avoir commerce avec l'enfer, y était descendu une nuit, qu'une flamme infernale en avait jailli et que l'imprudent à jamais disparu avait été emporté par le maudit. Le comte de Radomir actuel, qui consulte de nombreux dossiers et semble épier le mystère qui, du fond du trou, doit monter vers lui, continue les recherches de son ancêtre.

Dans le comté de Radomir, le vieux Rog, un paysan, est en train de mourir; il attend anxieusement l'arrivée de son second fils, Jean. Sentant venir sa dernière heure, le vieux Rog, que l'ambition démesurée de Jean inquiète, fait promettre à son fils aîné, Pierre, un garçon puissant et énergique, attaché au sol par l'âpre amour qu'a le paysan pour la terre, d'obtenir de son cadet une obéissance passive à ses dernières volontés. Il exige que, renonçant à ses rêves ambitieux, Jean vive en paysan et épouse Marina, l'humble et douce fiancée qui l'aime et l'attend.

Jean, arrivé après la mort de son père, ne peut consentir à se conformer aux dernières volontés du défunt. Il apprend que le comte de Radomir cherche un secrétaire. Après une scène violente avec son frère, à la suite de laquelle il renonce à sa part de succession, il accepte cette situation.

La chance favorise de suite ses rêves ambitieux. Charlotte, la fille du comte, s'éprend de lui et cherche à rompre avec son fiancé, Louis de Lellerval. Sans aucun souci du désespoir de la pauvre Marina, Jean caresse l'espoir d'épouser Charlotte. Le comte a fait venir de la ville un expert fameux; celui-ci certifie que le Champ du Diable contient une mine de pétrole d'une richesse extraordinaire. Jean, aux aguets derrière la porte du bureau, surprend ce secret. Il s'est aperçu aussi que la comtesse de Radomir était, sans oser l'avouer, très éprise de lui.

Maintenant qu'il a atteint le but de sa vie, le vieux comte, malade, sent décliner ses forces. Il dicte à Jean son testament par lequel il lègue à sa fille, qu'il n'aime pas, toute sa fortune, et la terre inculte à sa femme qui devient ainsi, à son insu, la plus riche héritière du pays.

Après la mort du comte, Jean épouse la comtesse, profitant cyniquement de l'avantage du secret surpris pour paraître ne consulter que son cœur en choisissant Hélène, qui semble déshéritée et, sacrifiant Charlotte qui, de dépit, épouse Lellerval.

Alors commence pour Jean l'enivrement du succès : il obtient l'appui de grands financiers pour exploiter sa mine, il touche au but. Puissance et argent, bientôt il aura tout entre les mains. Mais la pauvre Hélène, désespérée de voir son second mari, tout comme le premier, uniquement occupé de cette terre, dont elle ne connaît pas la valeur, la vend pour quelques milliers de francs à son beau-frère Pierre à l'instant même où Jean refuse de la céder pour 25 millions.

Quand, enivré de son triomphe, Jean rentre au château, c'est cette fâcheuse nouvelle qui l'attend. Dans son premier accès de colère et de désespoir, il laisse échapper son secret. Hélène est atterrée par cette révélation. Ce n'est pas par amour, mais pour satisfaire son ambition qu'il l'a épousée! Blessée à mort, elle court cependant chez Pierre pour le supplier de rompre le marché. Rentrée en possession du papier, elle le déchire et laisse choir les morceaux que Pierre ramasse dès qu'elle est partie.

(C'est à ce moment qu'il faut admirer sans réserve le talent du metteur en scène qui sut si subtilement mettre en valeur la pensée dominante du scénario.)

Jean, ignorant la démarche de sa femme, vient pour arracher à son frère ce papier qui ruine tous ses espoirs. Il y a entre les deux hommes une discussion âpre, sauvage, haineuse, au milieu de laquelle, tout à coup, Pierre, méprisant, sort de sa poche les débris du reçu. Jean, médusé, les laisse lentement tomber à terre. N'aurait-il pu aller jusqu'au crime pour renverser l'obstacle dressé devant son ambition, alors que déjà cet obstacle n'existait plus? Dès cet instant, où plus rien n'empêche son rêve de devenir réalité, il y a dans l'âme de Jean un renoncement désespéré à ce rêve; et cela se traduit par un effondrement total de tout son être, lorsqu'on apporte dans la ferme le cadavre de sa femme qui, ne pouvant survivre à sa déception, s'est noyée dans la rivière.

Dès lors, tout est fini pour lui, son ambition est morte. Et lorsque Charlotte, forçant sa porte, veut lui entendre dire que, puisqu'il n'a épousé Hélène que par intérêt, c'est elle seule qu'il aime, il y a dans son triste aveu : « Je ne vous ai aimées ni l'une ni l'autre, je n'ai agi que par ambition », un remords infini. Il n'y a plus ni joie, ni désir en lui lorsqu'il signe les actes qui lui confèrent la situation considérable tant convoitée.

Charlotte, pour se venger, met le feu au puits de pétrole. Il n'a qu'un mouvement de surprise presque indifférente, lorsqu'on vient l'en avertir. Il n'y a, dans son attitude, ni affolement, ni désespoir lorsqu'il contemple l'incendie, et c'est en proie, plutôt au remords, qu'au regret, qu'il marche au hasard vers la rivière. Il se laisse ensuite, docilement et inconsciemment ramener par Marina à la ferme paternelle.

« Cela m'est indifférent, cela m'est indifférent! » C'est ainsi qu'il accueille l'espoir que, l'incendie étant circonscrit, la mine de pétrole n'est pas perdue.

Ce beau film est remarquablement joué. La photo est excellente. Nous ne devons pas regretter de le voir sur nos écrans, quoique ce soit un film allemand.

Le Rat du Moulin.
Christiane WAGUE.

UNE NUIT à LONDRES
ou
THE BLACK VEIL

Le Grand-Guignol joue un petit drame en deux tableaux, tiré d'une nouvelle de Dickens, *Une nuit à Londres* ou *The Black Veil* (Le Voile Noir). C'est au début de sa carrière que Dickens composa cet émouvant récit. Rédacteur au *Monthly Magazine* et au *Morning Chronicle*, le jeune Dickens publia, de 1833 à 1835, une série de tableaux et de fantaisies littéraires, tout en continuant son métier de sténographe au Parlement. Ces petites compositions étaient modestement intitulées *Sketches*, c'est-à-dire *esquisses*, et signées d'un pseudonyme, Boz, surnom familier du plus jeune frère de Charles. C'est dans le recueil des *Sketches* publié en 1836, avec de curieuses illustrations de Cruikshank, que se trouve *The Black Veil*, sombre histoire où se font jour deux belles idées tragiques : la fatalité inexorable de la peine de mort; la sublime folie de l'amour maternel. Enveloppée de mystère, noyée de pluie et de larmes, l'esquisse de Dickens offrait une admirable matière à porter au théâtre. En suivant d'aussi près que possible le texte du grand écrivain, il a fallu cependant, pour l'optique de la scène, accentuer quelques traits et distribuer la lumière de façon à obtenir des reliefs plus francs et des oppositions plus saisissantes. C'est ainsi que le personnage que représente avec une grande puissance pathétique Mme Bouchetal, se transforme aux dernières minutes de la pièce et, grâce à une ingénieuse mise en scène où l'on retrouve la main experte de M. Camille Choisy, prend tout à coup une ampleur inattendue. Dans ce groupe harmonieux et simple, qu'éclaire un rayon oblique — la mère douloureuse soutenant dans ses bras le corps blême de son fils supplicié — nous retrouvons le thème sacré qui inspira tant de chefs-d'œuvre, la *Pieta* des peintres et des sculpteurs...

Gustave FRÉJAVILLE.

NOTRE COUVERTURE

Ce que devient la première Mme Phidias

Mlle Pierrette Madd, la charmante créatrice du rôle de Mme Phidias, de *Phi-Phi*, ne semble pas disposée à reprendre l'opérette de si tôt. Tant pis pour l'opérette !

C'est, en effet, qu'elle tourne actuellement le rôle du vicomte de Bragelone dans *Vingt ans après*, avec une telle conviction, et une telle fougue, qu'elle semble en avoir oublié le théâtre.

Pouvait-il en être autrement après l'accueil si chaleureux qui lui fût fait lors de son apparition à l'écran dans les *Trois Mousquetaires*, où elle incarna avec tant de sensibilité le rôle de Mme Bonacieux.

Son talent est si souple et si varié, qu'il lui fût possible d'être tour à tour la sculpturale Mme Phidias et la tendre Mme Bonacieux, et qu'elle sera demain avec la même aisance le chevaleresque vicomte de Bragelone, de *Vingt ans après*.

LE BIOGRAPHE.

Les Vers à dire

Le Poète de Cabaret

A Henri Bauby.

Dans certains temples artistiques,
Esclaves des traditions,
Où de bons bourgeois arthritiques
Viennent... pour la digestion
Près des vedettes qu'on acclame,
Infailliblement apparaît
Un être avide de réclame :
Le poète de cabaret.

C'est bien la minute critique !
On suivait avec passion
Les gais couplets humoristiques
— Sans malsaine tentation —
Quand, troublant le calme des âmes
S'abat, tel un vil couperet
Dont la torpeur serait la lame,
Le poète de cabaret.

En des tirades emphatiques,
Il célèbre avec onction,
Des amourettes pathétiques
Ou les proches élections;
Quand il termine un de ses drames,
La foule respire, en secret...
Mais il saisit une autre trame
Le poète de cabaret.

Ses merveilles de rhétorique
Font bâiller d'inanition,
Et son visage lymphatique
Provoque la compassion;
Vainement il sue, il s'enflamme,
Quand sur la scène il comparaît
C'est pour les chaises qu'il déclame
Le poète de cabaret.

Envoi

Plus de complaisances infâmes
Public, et reste guilleret
En chassant de tous les programmes
Le poète de cabaret !

Pierre MÉROP,
de « La Vache enragée ».

Souvenirs d'un G. V. C.

-: *Dick* :-

J'ai pour compagnon dans ma garde
Un bon vieux chien,
Un poilu de race bâtarde,
Un vrai vaurien.

Il doit avoir eu pour ancêtre
Un épagneul,
Ou quelque fox-terrier peut-être
Fut son aïeul.

Il se peut aussi que sa mère,
Au cœur trop bon,
Eut quelque bonté passagère
Pour un griffon.

Il tient du basset par les pattes,
Va de guingois,
Et prend des poses d'acrobates
D'un air narquois.

Une tache rousse s'éclaire
Sur son museau,
Et l'on croit voir Robert Macaire
Et son bandeau.

Sa robe semble une chemise
D'un blanc douteux
Où traîne la poussière grise
Des chemins creux.

Mais malgré sa petite taille,
Son air traînard,
Ne crains pas de livrer bataille
En vrai grognard !

Hargneux et prêt à la riposte,
Il veille bien,
Et je suis tranquille à mon poste
Avec mon chien.

Par la nuit sombre, quand je veille,
Que rien ne luit,
Il vient et sait dresser l'oreille
Au moindre bruit.

Lorsqu'en la guérite il se presse
Et se blottit
Sous la douceur d'une caresse
Se fait petit.

Et je partage ma pitance
Avec mon chien;
Ce n'est pas tous les jours bombance,
Mais il sait bien,

Que lorsque finira la guerre,
Nous serons mieux,
Et que moins dure est la misère,
Quand on est deux.

MARC D'OL.

Barrière de Claire, Septembre 1915.

PRIX POUR CONCOURS

Nous offrons à toutes Sociétés un bon d'achat pour obtenir gratuitement **Montres, Chaînes, Réveils, etc.** Ecrire au *Comptoir Central d'Horlogerie*, à BESANÇON (Doubs).

Demandez les Succès

de SARTHEL

Lolo-Lili-Lulu. — Le Toboggan d'amour.
Mam'zelle Fossette.
Le Fox-trot de chez nous

de PERCHICOT

Moi, je m'en fous. — Bonsoir belle amie.
Marquise... une pavane. — Coq et cocottes

PETIT COURRIER
de la Quinzaine Théâtrale

= L'Odéon, le Théâtre de Paris, le Châtelet, la Potinière, le Tréteau Fortuny, l'Apollo, les Mathurins, le Nouveau-Théâtre, ont fermé leurs portes; d'autres tiennent bon et renouvellent même leur affiche.

= A la Renaissance, une direction intérimaire (Rivers et Paston), a monté les *Misérables* et se propose de donner, tout l'été, des reprises de succès consacrés. De bons artistes, parmi lesquels Mmes Talour, Terray, MM. Marty, Portal et Darras, composent la troupe.

= Une pièce en quatre actes de M. Pierre Frondaie a été favorablement accueillie au Théâtre Fémina. Mmes Jane Rolly et J. Darcourt, MM. Jean Dax et Candé, en tiennent les rôles principaux. C'est là très touchante aventure d'une femme mûre, qui se prend à aimer un trop jeune homme, et qui renonce héroïquement au bonheur qu'elle entrevoyait.

= Au Théâtre des Deux-Masques, nouveau spectacle de rire et d'épouvante avec le *Testament de Prosper*, le *Dindon de la Farce* et un drame de M. F. Jusenet: *Vers le Pôle*. Nous y voyons, poussé par la faim, un explorateur réduit à manger la main d'un cadavre. Où s'arrêteront les auteurs de pièces horrifiques, qui marchent toujours plus avant vers les pôles de l'horreur?

= Deux bonnes revues ont vu les feux de la rampe, celle de MM. Zepp et Bataille-Henri, à Marigny, et la *Revue du Canard Enchaîné*, au Théâtre du Boulevard (ex-Eden). Celle-ci est l'œuvre heureuse de trois auteurs, nouveaux venus dans le genre : MM. Maréchal, Victor Snell et Jules Rivet; leur verve, il est vrai, s'était exercée, depuis longtemps déjà, dans la chronique gaie.

= Une pièce de M. Fauré-Frémiet, le *Souffle du Désordre*, a été vivement applaudie au Théâtre de la Grimace. Elle est pleine de promesses et classe son auteur parmi les jeunes dont on attend beaucoup.

T.

Vague de baisse

Savez-vous qu'il y a une grande ville où, pour 22 sous, on peut s'asseoir dans d'excellents fauteuils, et passer une agréable soirée à écouter d'excellente musique ou de parfaits comédiens.

Ne cherchez pas en France cette ville de Cocagne. C'est à Berlin que cette vague de baisse a pris naissance. On y paie dans les principaux théâtres, le fauteuil 35 marks, ce qui, au cours actuel du mark, fait exactement 1 fr. 10.

Il est vrai que pour les boches, 35 marks... c'est 35 marks, et, en réalité, cette baisse, comme dirait M. Einstein, est tout à fait relative.

MAXIMA
ACHÈTE AU
MAXIMUM

TAPISSERIES **ANTIQUITÉS** TABLEAUX
BIJOUX, OBJETS D'ART et D'AMEUBLEMENT
AUTOS DE MARQUES

MAXIMA VEND au MEILLEUR PRIX

GALERIES d'EXPOSITION · 3, Rue Taitbout. Tél Gutenberg 14-50.

FLOREÏNE
CRÊME DE BEAUTÉ

SES PARFUMS
SÉRIE LUXE
KALYS
MANDRAGORE
SÉRIE FLEURS
ROSE LILAS
MUGUET
ŒILLET
VIOLETTE

A. GIRARD
48, Rue d'Alésia, 48
PARIS.

LE DERNIER SUCCÈS DE DANSE
"EL POSTINERO"
Répertoire du MOULIN - BULLIER - CARLTON - etc.

PRIX NETS :

PIANO :

3 FR. 50

ORCHESTRE

JAZZ

3 FR.

EN VENTE aux Bureaux de
"PARIS QUI CHANTE"
et chez tous les Marchands de Musique

Avez-vous besoin

de Chansons, Chansonnettes, Valses, Opéras, etc.

Ecrivez alors

27, Boulevard Poissonnière, aux Bureaux de
" Paris qui Chante "
et contre remboursement
vous recevrez par retour du courrier
tout ce que vous désirez
(Joindre un timbre de 0 fr. 25 à toute demande de renseignements)

Imp. Lang, Blanchong & Cie, 7, rue Rochechouart, Paris.

Le Gérant : René LETEURTRE.